

ROMEO CHERCHE ~~JULIETTE~~ X ROMEO



ROMEO
CHERCHE
~~JULIETTE~~
ROMEO

Justin Myers

**ROMEO
CHERCHE
~~JULIETTE~~
ROMEO**

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Alexandra Herscovici-Schiller*



Titre original
THE LAST ROMEO

Éditeur original
Piatkus, an imprint of Little, Brown Book Group

© Justin Myers, 2018

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*À ma mère, qui a toujours cru en moi.
Et à mon père, qui n'a jamais cessé
de m'encourager et d'être fier de moi.*

« Personne ne se souciait de
qui j'étais avant que je mette ce
masque. »

Bane, *The Dark Knight Rises*

Un Romeo de plus : règles du jeu

Hey !

Pour citer mon proviseur au lycée, qui m'avait pris en flagrant délit de masticage de chewing-gum, « le règlement, c'est le règlement ». Les règles de vie sont essentielles. Appelez-les vos dix commandements, votre devise, votre ordre de mission, votre manifeste, comme vous voulez – c'est important de savoir ce qu'on fait, pourquoi et dans quelle direction on va.

Bienvenue sur **Un Romeo de plus**, mon blog. Et je suis Romeo. Le nom m'a semblé être une bonne idée sur le moment, et ce moment, c'est maintenant. Je l'ai choisi parce que je cherche un autre Romeo – voyez-vous, je suis gay, donc j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de place pour Juliette. Je l'ai choisi aussi parce que j'espère qu'il y aura toujours un Romeo en réserve jusqu'à... eh bien, jusqu'à ce que je n'aie plus besoin de chercher. Mais j'y reviendrai.

Comment marche mon blog ? Je suis inscrit sur un site de rencontre où il y a une foule de mecs géniaux, mais pas que. Je vais à des rendez-vous, et s'il y a quelque chose d'intéressant à raconter,

j'écris sur la soirée qu'on a passée ensemble. De façon anonyme.

Je vous sens dubitatifs. Encore un blog... Je sais qu'il y en a beaucoup dans le genre. Je les ai passés en revue. Ils ont tous leurs atouts, bien sûr, mais je pense qu'il y a de la place pour quelque chose d'un peu différent. Oserai-je suggérer... d'un peu plus tendre ? D'accord, noter des inconnus de un à dix sur la base d'une seule soirée, c'est superficiel. Mais – ****attention spoiler**** – nous sommes tous jugés et notés à chaque seconde de notre vie. Et pour des raisons encore plus superficielles, non ?

Chercher l'amour, c'est bizarre, gênant et inconfortable. Pendant un rendez-vous, le comportement en dit long – sur soi, sur le monde. Exemple, ce moment où on se rend compte qu'il a choisi un pub très moche, où le gin-tonic est mauvais, où même le quartier de citron vert qu'on agite dedans est minable... Parfois, c'est drôle, parfois c'est pathétique, douloureux, parfois scandaleux. Le plus souvent, on s'engluie dans l'ennui.

Venons-en aux règles :

1) Je n'écrirai que sur les Romeo que je suis sûr de ne pas revoir. Si je commençais à poster sur un type qui me plaît et avec qui j'espérais avoir une histoire, ce serait embarrassant. Donc si j'en parle sur ce blog, ça signifie que – pour une raison ou une autre – ça n'a pas marché. Je sais, moi aussi je suis triste pour moi.

2) Je changerai toujours quelques détails afin que le Romeo ne puisse pas être identifié. S'il échoue à se reconnaître, je diagnostique un manque

cruel d'introspection. Et je n'invente ni les profils ni les soirées. Je n'en ai pas besoin : les gens sont suffisamment bizarres en eux-mêmes pour que je n'aie pas besoin d'en rajouter. Et si vous ne me faites pas confiance, désolé pour vous, il n'y a pas de plan B. Mais, promis, je serai aussi honnête que le permettent les limites de l'audace.

3) Je ne dirai jamais de mal d'un Romeo sans raison. Je serai sympa à moins qu'ils ne se comportent comme des connards et croyez-le ou non, beaucoup de mecs n'ont pas besoin d'encouragements pour être des salauds, alors... soyez prêts.

4) J'ai passé les six dernières années avec un mec qui me brisait le cœur tous les jours et ne s'en rendait pas compte ou s'en fichait. Je ne briserai pas de cœurs, je ne trahirai pas mes Romeo et je ne minerai pas leur confiance en eux pour un post de blog. Jamais. Ce n'est pas mon genre. Mais je ne vais pas non plus me laisser marcher sur les pieds, vu ?

5) Si un rendez-vous se passe mal et que c'est ma faute, je ne mentirai jamais pour me donner le beau rôle. Je ne suis pas là pour me vendre. Si je voulais juste que vous craquiez pour moi, il suffirait que je vous montre ma tête. Et que je vous prépare le petit-déj. Mes yeux et mes œufs sont à se damner, mes chéris. Eh oui.

6) Pas d'humiliations. Si quelqu'un ne me plaît pas, il n'y est pour rien. Je ne critiquerai jamais le physique de quelqu'un... sauf si c'est lui qui commence. Et ça risque d'arriver, parce que j'ai un style flamboyant !

7) Je ne vais pas sortir avec quelqu'un juste pour meubler mon blog. Je n'accepterai de rendez-vous

qu'avec des hommes qui m'attirent. Je ne suis pas sûr de croire encore au grand amour (à cause de l'ex qui m'a défoncé le cœur à coups de marteau-piqueur), mais à une nouvelle relation, oui, et ça suffira pour l'instant.

8) Oui, la photo en haut de mon blog et sur mon avatar Twitter est vraiment un zoom de ma bouche. Une amie m'a dit que j'ai une belle bouche, et je ne voulais pas risquer un procès en piquant une photo sous copyright. J'ai bien pensé à des photos de mon cul, de mes cheveux ou de mon œil droit, mais aucun des trois n'a le pouvoir de séduction de ma bouche. Et puis, si tout se passe bien, elle ne va pas chômer.

9) Que ça prenne cinq semaines, cinq mois ou cinq ans, je ne mettrai fin à ce blog que quand j'aurai rencontré quelqu'un qui vaille la peine de rendre mon tablier. J'ai trente-quatre balais et, à la perspective que tout ça pourrait s'éterniser, par exemple jusqu'à mes quarante ans, j'ai juste envie de me faire un shot d'arsenic. Seulement, j'ai des principes.

Quand je le rencontrerai, vous le saurez : je l'appellerai le **Dernier Romeo**.

Je ne suis pas pressé.

D'un autre côté, j'ai hâte de le rencontrer.

10) Ne me demandez pas qui je suis, ce que je fais dans la vie ou pourquoi. Il y a encore deux mois, j'étais quelqu'un d'autre. Ça n'a aucune importance ; ce qui compte, c'est le Romeo que je suis aujourd'hui.

Un Romeo qui en a marre de s'égosiller sous le balcon pour des prunes.

Allez, c'est parti !

Chapitre 1

Deux mois plus tôt

Je me sentais désorienté et un peu patraque. Comment en étais-je arrivé là ? J'éprouvais la même sensation étrange qu'après un long vol, quand je me retrouve dans une chambre d'hôtel du bout du monde et que je me rends compte que, quelques heures plus tôt, j'attendais encore le taxi dans ma cuisine miteuse, à Londres... et que j'ai oublié mon chargeur dans ladite cuisine. Déstabilisé, déplacé, exposé – mais surhumain, parce que c'est moi qui ai décidé d'être là : dans le salon d'un appartement inconnu, au beau milieu de cartons contenant toute la vie de l'étranger que j'étais dix minutes plus tôt, alors que j'écoutais le soi-disant amour de ma vie descendre les six étages pour s'éloigner à jamais de moi.

Quitter Adam aurait été plus facile s'il y avait eu une raison évidente et franchement grave. Mais il n'avait jamais été voir ailleurs, ne siphonnait pas mes économies et n'avait jamais levé la main sur moi. C'était plus sournois : il avait le don de me déstabiliser et essayait sans cesse de me transformer – pour que je le dérange moins. Son amour pour moi ressemblait à une série de faveurs qui me coûtaient de plus en plus cher.

Il me fallut des années pour comprendre, puis pour prendre mon courage à deux mains. Bien des fois, après une dispute sur l'argent ou son insistance pour que je commande un plat différent du sien au restaurant, j'avais fantasmé sur ce que je dirais si je décidais de le quitter. De longs discours pleins d'adjectifs que je n'utilisais jamais pour expliquer que je n'en pouvais plus. Des larmes, peut-être. J'avais aussi envisagé de briser de la vaisselle... et de passer chez Ikea pour être sûr d'en avoir en rab. Il me supplierait de lui pardonner, s'accrocherait à mes jambes tandis que je quitterais l'appartement drapé dans ma dignité. Il m'implorerait de changer d'avis, me promettrait de s'améliorer, et je me composerais un demi-sourire, poserais un doigt sur ses lèvres, et lui dirais d'un ton détaché : « Va te faire foutre, Adam. » Eh bien, ça ne s'est pas passé comme ça. Du tout.

On était mardi. Il rentra tard de son cours de sport, envoya valser ses chaussures et s'effondra dans un fauteuil. En général, Adam ne décrochait pas un mot après la gym ; il engloutissait en silence le dîner que j'avais préparé, scotché à son ordi ou les écouteurs vissés dans les oreilles. Et moi, j'attendais qu'il me remarque, comme une servante coquette qui tente d'attirer l'œil de son maître. Alors que j'étais quand même un grand garçon de trente-quatre ans en couple depuis six longues années. Six fois trois cent soixante-cinq jours tellement interminables que ç'aurait aussi bien pu être six fois quatre mille trois cent trente-deux jours. Comme sur Jupiter. Mais ce soir, il

n'y aurait pas de temps mort. J'allais exister, et il allait m'entendre.

Pas de chance, les mots m'échappèrent sur un tempo décevant. Je balbutiai façon adolescent qui fait un exposé en éducation sexuelle. Je rougis et me grattai nerveusement comme quand on braque une caméra sur moi. Adam resta assis, les yeux écarquillés, sans dire un mot jusqu'à ce que j'arrive à ce que je considérais comme le point d'orgue de mon discours.

— C'est juste que... on ne va nulle part. On fait tout le temps les mêmes choses, aux mêmes endroits.

Aurait-il été indélicat de me servir un verre de vin avant de continuer ? Probablement.

— Et je veux voir d'autres endroits. Je veux... Tu sais, essayer des choses différentes, emprunter de nouvelles voies.

Il a tiqué.

— Voies ?

L'expression m'avait paru géniale, courageuse et puissante, mais à présent, ça semblait vulgaire et mélodramatique.

— Par « nouvelles voies », tu veux dire... Tu rencontres quelqu'un d'autre ?

— Non !

C'était l'ultime tour cruel que nous jouait notre relation : je ne pouvais pas lui donner la vraie raison de mon départ. Il n'aurait pas compris et ç'aurait paru encore plus idiot. Comment dit-on à quelqu'un que même s'il paie le loyer, vous accompagne aux mariages, prend de beaux selfies de couple, bref, a tout du Jules idéal, en fait il ne l'est pas du tout ? Adam avait l'art de miner ma

confiance en moi d'un seul regard ou d'un mot bien choisi, il méprisait ma carrière, dédaignait mes goûts, orientait notre vie sociale en fonction de ses intérêts et critiquait sans cesse ce qui me semblait de petites excentricités ou des travers innocents mais qui, selon lui, constituaient des anomalies à éradiquer.

Il ne me passait jamais rien.

Comment expliquer à quelqu'un qu'on a l'impression d'être sa chose ? Je compris à cet instant, en voyant Adam se verser un verre de vin (sans m'en proposer, peau de vache jusqu'au bout), que la façon la plus facile de le quitter serait de lui laisser croire que tout était ma faute. Même s'il avait une révélation, me suppliait de lui pardonner ou s'accrochait à mes jambes, à quoi bon ? Je voulais qu'il me lâche.

Malgré son calme apparent, je savais qu'il était sous le choc. Il venait de vider son verre d'un trait et de s'en verser un autre, lui qui aimait répéter « James, tu es censé déguster un bon vin, pas le descendre comme si tu étais en croisière tout-compris ». En revanche, il n'avait pas l'air triste ; ses yeux perlaient de larmes... de rage.

— Bon, ben... dit-il enfin après s'en être enfilé un autre pendant que je bredouillais des excuses. Prends la chambre d'amis.

Quoi ? Une coloc ? Là, les bras m'en sont tombés.

Je lui demandai des éclaircissements.

— Tu as un mois, Jim. C'est plus que sympa de ma part étant donné les circonstances.

Il se dirigea vers la porte tout en déboutonnant sa chemise.

— À partir de maintenant, tu es un locataire. Dans quatre semaines jour pour jour, je veux que tu aies dégagé. Si c'est fini, c'est fini.

J'entendis la porte de la salle de bains claquer et la douche couler.

Un locataire. Waouh. Même venant de lui, c'était violent. Je venais à peine de le quitter et il se montrait déjà calculateur, prosaïque ? Comment était-ce possible ? Facile : de toute évidence, Adam avait toujours cru que ce serait lui qui me quitterait. Après tout, il était le beau parti. Grand, plein aux as, canon et populaire, avec un large cercle d'amis qui l'idolâtraient – ses amis m'avaient adopté, tandis que j'en avais peu à moi – et promis à un avenir radieux. Tout le monde minimisait ses défauts tant il semblait séduisant sur le papier. Et moi je le rejetais ? J'étais probablement le premier à le faire.

La sonnerie de mon portable résonna entre les murs nus de mon nouvel appartement. Qui pouvait bien m'appeler ? Je n'utilisais mon portable que pour envoyer des messages, des tweets, ou éventuellement – quand j'étais en panique – des articles, ou des corrections à ceux que je venais de publier avant que mon boss s'en rende compte. Tout le monde le savait.

C'était ma meilleure amie, Bella, l'une des rares personnes pour lesquelles j'aurais décroché.

— Alors ? lança-t-elle, à cran.

— Il vient de partir.

— Tu es dans le nouvel appart ?

— Oui.

Silence pendant quelques secondes, puis je reniflai, au bord des larmes.

— Ça va.

— Jim... Il a été chiant ? Tu veux que je vienne te faire un câlin et te dire que tout va bien se passer ?

— Non, c'est bon. Mais j'ai une bouteille de Patrón qui rêve de nous monter au cerveau, et je compte écouter Céline Dion.

Bella éclata de rire.

— S'il y a la reine Céline, j'en suis ! J'ai eu une journée de merde et tant pis pour le boulot demain.

— Tu es géniale.

— Je sais. Tu veux que je reste dormir, ou tu es un grand garçon qui peut se débrouiller tout seul ?

Je regardai autour de moi. J'écoutai le vacarme de la circulation dehors. La nuit commençait à tomber.

— Je peux me débrouiller seul, mais bon, apporte un pyjama. On ne sait jamais.

En attendant Bella, je farfouillai dans un carton plein de toutes sortes de trésors et de bibelots que j'avais entassés pêle-mêle ; les verres à shot étaient peut-être là-dedans. Je me souvenais du moment où j'avais décidé que, Adam et moi, ça ne pouvait plus continuer. C'était exactement vingt-neuf jours plus tôt. Le lundi matin. J'étais sous ma douche, en train de chanter *Into the Groove* (LA chanson que je chante sous la douche) et de savonner une partie intime de mon anatomie. Soudain, la porte s'ouvrit à la volée et Adam m'apparut à travers la vitre embuée. Furax. On aurait dit une gargouille en colère.

— C'est bientôt fini, ce vacarme ? Je vais être en retard au boulot.

Je baissai les yeux vers mon entrejambe.

— Je me lave la bite, Boo.

Boo est notre petit nom, bien mièvre, celui dont on use l'un pour l'autre. Dérivé de mille autres oubliés depuis. Nous l'utilisions souvent pour désamorcer les conflits naissants, mais ces derniers temps Adam semblait perpétuellement au bord de l'explosion.

— Ça te dérange que je chante ? Tu ne me l'as jamais dit.

Je sentis qu'il s'apprêtait à me balancer un truc bien senti, mais je devais avoir l'air si pitoyable, nu comme un ver et tout ruisselant, qu'il renonça. Il prit une grande inspiration.

— Tu chantes tout le temps le même couplet. Ça me rend dingue, surtout quand j'ai besoin de la salle de bains.

Quand Adam voulait la salle de bains, il en avait *besoin*, et mes propres ablutions n'étaient qu'un caprice enquiéquant. Si j'y passais avant lui, en sortant de là je le trouvais en train de faire les cent pas comme un tigre mal luné, à deux doigts de m'arracher la tête.

Visiblement, mon karaoké allait devoir attendre. Sans le perdre de vue, je fermai lentement le robinet, couvris mes bijoux de famille d'une éponge et sortis de la baignoire en aspergeant de savon le sol et son pyjama. Sans prendre le temps d'attraper ma serviette, je quittai la salle de bains dans un nuage de vapeur, les pieds trempés, tellement contrarié que ma tête me lançait.

C'est à cet instant que je pris ma décision. Adam m'avait réduit au silence une fois de trop. Je ne me plaignais jamais, ne me justifiais jamais.

J'encaissais tout en souriant pendant que l'univers le couvait d'un regard adulateur. Je l'avais supporté six longues années et je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même, mais c'était terminé. Je ne pouvais pas aimer un homme qui m'empêchait de chanter.

— Comment ça s'est passé ? demanda Bella en enlevant son manteau.

Elle fit une grimace à la Edvard Munch en attendant ma réponse. Même si elle aimait bien Adam, elle s'était toujours méfiée. Chaque fois que je suggérais que tout n'allait pas pour le mieux dans notre bel appartement financé par le salaire mirobolant d'Adam, elle répondait invariablement :

— Le problème avec Adam, c'est qu'il est trop beau. La société dit aux mecs sexy qu'ils n'ont pas besoin de faire d'efforts et que les autres ont de la chance de les avoir. Et toi...

À ce moment-là, elle me faisait une chiquenaude, ou, s'il était plus de minuit, m'agitait son cocktail sous le nez :

— ... tu lui passes ses caprices, parce que tu es toi-même convaincu de ne pas le mériter.

Je tendis à Bella un paquet de chips. Vide. Elle le regarda comme si c'était une capote usagée.

— C'est quoi ça, un symbole ? demanda-t-elle. On n'est plus en cours de littérature avec Mrs Ramsbottom, si ? Putain de merde, Jim. On n'a pas de temps à perdre avec ces conneries.

On se connaissait depuis l'adolescence, Bella et moi. Un bâillement communicatif pendant un cours de français rasoir avait scellé notre amitié. Au fil de mon coming-out, de nos histoires d'amour, de nos déménagements et même quand on n'habitait

plus dans la même ville, une donnée était restée constante : notre amitié. Elle n'avait jamais vacillé. Autant nous avons très mauvais goût en matière d'hommes, autant nous nous étions bien trouvés. On avait partagé plusieurs colocs, puis elle avait rencontré un homme qui la fasse rêver de mariage.

Ce cher Drew... On avait admiré notre propre maturité en s'extasiant sur des magazines de décoration dans lesquels on choisissait des placards à alcool hors de prix qu'on n'achèterait jamais, et on s'était retrouvés pour des brunchs arrosés en prétendant que c'était du second degré. Drew et Bella avaient vécu ensemble des années jusqu'à ce qu'un jour Bella enlève sa bague de fiançailles pour faire la vaisselle, ait une révélation au milieu des bulles... et ne la remette jamais. Après avoir fait partie de nos vies, fêtes d'anniversaire et photos Facebook pendant si longtemps, Drew avait disparu du jour au lendemain ou presque, et Bella avait passé deux semaines dans notre chambre d'amis pendant que je lui répétais loyalement qu'elle avait pris la bonne décision.

Depuis, elle était célibataire et fière de l'être, et avait toujours un peu la gueule de bois quand on se retrouvait pour déjeuner. Elle me comprenait. Nous étions liés par nos secrets. Je ne voulais voir qu'elle dans la débâcle post-Adam – et tant mieux, vu le nombre d'amis « communs » qui ne me rappelaient pas.

— J'ai pleuré sur ce foutu paquet de chips tout à l'heure, avouai-je. Il appartenait à Adam.

— Adam s'enfile des Monster Munch, sérieux ? Mōssieur-Je-Mange-Healthy ? Quels sombres

secrets dissimulais-tu, Adam ? Bon, pourquoi ça t'a fait chialer ?

— Parce que je me sens super coupable. J'ai l'impression d'avoir gâché sa vie. Tu aurais vu sa tête, quand il est parti...

Bella s'assit sur le canapé rouge élimé qui m'avait suivi de déménagement en déménagement – et dont Adam avait cent fois essayé de se débarrasser –, poussa les papiers et les couvertures et tapota le coussin. Je me laissai tomber dessus.

— Qu'il aille se faire foutre. Tu n'as pas gâché la vie d'Adam. Tu as sauvé la tienne.

Son ton mélodramatique me fit rire.

— C'est toi qui devrais être journaliste, pas moi. C'était puissant.

— Je suis sérieuse, Jim. Tu n'étais pas heureux. Et tu ne t'en rends pas encore compte parce qu'il y a des cartons partout, que tout est flippant et que cet appart sent bizarre, mais tout va bien se passer. Tu peux à nouveau être toi-même.

— Flippant ? N'importe quoi. Je n'ai pas peur.

Bella me scruta.

— Ah bon ? Tu devrais. Un monde terrifiant t'attend.

— Et comment ça, je n'étais pas moi-même ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ?

— Ce n'est pas facile à dire en vrai, ce genre de chose, répondit-elle. Je ne voulais pas te faire de peine. Sans compter que tu aurais tout nié en bloc. C'était... c'était comme si une lumière pâlisait peu à peu.

Elle détourna un instant les yeux puis son visage s'éclaira.

— Bref, Adam est de l'histoire ancienne et un avenir radieux nous attend. Il n'y a pas de temps à perdre.

— On dirait Geri Halliwell.

— C'est le plus beau compliment que tu m'aies jamais fait. Va chercher le Patrón et allume les haut-parleurs. Céline, on t'écoute !

Une fois que je me fus bien apitoyé sur mon sort, après le départ de Bella, qui avait descendu une semaine de cartons de pizza au recyclage, il fallut bien revenir à la réalité. Et rien ne pouvait être plus réel que de retourner travailler.

Vous connaissez ces gens qui postent sur les réseaux sociaux qu'ils adorent leur boulot et n'en changeraient pour rien au monde ? Ils le pensent vraiment ? Ils n'ont pas des jours où ils préféreraient rester sous la couette avec un paquet de biscuits pour enchaîner des épisodes de *Seinfeld* ? Ça doit forcément arriver. Non, je n'avais pas le pire job du monde et plein de gens auraient donné un rein pour poser leurs fesses dans mon fauteuil, mais, au bout de trois ans, j'étais toujours aussi déprimé quand je sortais de l'ascenseur au septième étage et pénétrais dans le temple du divertissement, j'ai nommé les bureaux de *Snap* !

Si vous n'avez jamais entendu parler de *Snap* ! vous connaissez obligatoirement quelqu'un qui l'a lu – même s'il ne l'avouerait jamais. Évidemment, les précieux neurones de monsieur Tout-le-Monde sont trop bien pour être gaspillés sur un torchon pareil. *Snap* ! est un magazine people appartenant à un journal de moins en moins préoccupé par l'éthique et de plus en plus assoiffé de clics. Tandis

que les ventes en version papier diminuent – tant mieux pour les arbres, tant pis pour les journalistes avec des bouches à nourrir – la version en ligne est en plein essor. Les ragots cartonnent toujours, mais à l’heure de la phobie de l’engagement, les gens ne veulent plus investir dans un magazine. Par contre, ils ont envie de voir au moins une énorme photo à chaque clic, accompagnée d’une légende raisonnablement drôle ou intéressante.

J’étais chargé de guider les lecteurs dans les abysses en pissant des mots autour de ces clichés banals pour maquiller en vrai scoop une tentative désespérée de fabriquer un scandale à partir de photos sages. Et même si j’en avais marre que des gens qui n’avaient jamais lu un journal de leur vie me traitent de « journaliste de pacotille », je faisais vachement bien mon métier. Je crois.

Je traversai l’open space en faisant signe à des collègues d’autres services. Quasiment tous les mois, un visage se volatilisait ou la disposition des bureaux changeait pour dissimuler la disparition de tout un bloc. Ça allait très mal et on essayait de nous le cacher mais, au moins, on me payait encore, moi. Je rejoignis mon propre bloc, qui ne comprenait plus que huit bureaux, et trouvai un sandwich à moitié mangé sur mon clavier. Hurley.

Parfois, on rencontre quelqu’un que, pour une raison mystérieuse, on trouve insupportable dès le premier regard, et parfois, c’est mutuel. Hurley avait attendu son ennemi juré toute sa vie. La guerre fut déclarée quand il découvrit ma manie de modifier ses articles derrière son dos. C’était plus fort que moi : je ne pouvais pas laisser passer un point-virgule mal placé ou une syntaxe boiteuse.

Malheureusement, une fois que j'avais commencé, je n'arrivais plus à m'arrêter, et quand Hurley avait découvert que j'avais réécrit tout un article sur une de ses stars de télé réalité préférées, il avait pété les plombs.

— Je me suis dit que ton papier avait besoin de quelques corrections, c'est tout.

— Corrige tes propres articles. Ne touche pas à mes mots. C'est mon style !

Il n'avait pas tort, mais franchement...

— C'est le lecteur qui compte, pas notre ego. J'ai rendu l'article plus fluide.

Hurley parlait fort, d'une voix qui portait. Au moins cinq équipes s'étaient tournées vers nous.

— Tu serais furax si je faisais pareil avec tes articles.

Il m'avait tendu une perche.

— Les miens n'en ont pas besoin, Hurley.

Des rires s'étaient élevés. Notre relation était mort-née.

— Ah, te voilà, la momie, dit Hurley d'une voix traînante.

Il s'approcha de mon bureau, habillé comme l'as de pique, ou plutôt comme une marionnette tombée tête la première dans une boutique Emmaüs, couverte de superglue. Avec ses cheveux, ses pommettes ciselées et sa nonchalance juvénile, ça passait.

— J'ai eu peur que la vague de froid ne t'achève.

— Salut, Hurley.

Nos retrouvailles étaient toujours théâtrales.

— C'est à toi, ce sandwich ?

— Ah. Ouais, je remange des féculents. C'est une longue histoire.

Il désigna mon siège.

— Au fait, ton fauteuil est merdique. À ton âge, tu devrais faire gaffe à ton dos.

Hurley avait vingt-trois ans, venait de finir ses études et consacrait son énergie sans bornes à se tourner les pouces au maximum, sauf quand il faisait la queue devant des pop-up stores à Soho ou essayait des coupes bizarres chez des coiffeurs pré-nommés Dambo. Comme il me l'avait souvent répété en me tendant à contrecœur une tasse de thé :

— J'arrive pas à croire qu'un dinosaure comme toi bosse encore dans un endroit pareil. Tu devrais pas être au moins rédacteur ou un truc de ce genre ?

Hurley rêvait de devenir « rédacteur ou un truc de ce genre », peu importait dans quoi. Même si je n'avais plus jamais corrigé ses articles – ça m'aurait pris la journée –, à chaque fois que je lui donnais des conseils, ou suggérais une reformulation, il éclatait d'un rire incrédule.

— Ah, ces vieux qui croient tout savoir...

D'après mon expérience du journalisme et du milieu gay, Hurley irait loin.

Sa principale ambition était de me donner l'impression d'être un vieux croûton, mais heureusement, il y avait Alichia, qui partageait son temps entre l'écriture d'articles, la quête du tweet mordant parfait et la création de mèmes. Du haut de ses vingt-quatre ans, elle me donnait aussi l'impression d'être un vieux croûton, mais au moins, elle s'y prenait gentiment, en me tenant au courant des derniers clashes ou amourettes des stars, et en me

sauvant la mise quand je séchais. À peu près une fois par semaine, je lui posais une question et elle hurlait : « tu as écrit là-dessus la semaine dernière, tu te souviens pas ? Oh putain, Jim, t'es tellement un glandu, j'adore. » Une fois qu'un article était publié, j'avais tendance à oublier son existence. Ce n'était pas que je me croyais au-dessus de tout ça – après tout, ces histoires finançaient mes capuccinos et mes Converse, et de temps en temps, je tombais sur un vrai scoop – mais ce n'était pas mon truc. Aicha, par contre, ne vivait que pour ça. Sa seule existence me donnait l'impression que mon travail avait un peu de sens et que je n'étais pas qu'un fouille-merde. Et elle était absolument incollable sur les people. Elle avait le numéro de toutes les stars de séries B, qui l'appelaient toutes Tatïe Aicha.

Dès que Hurley eut tourné les talons, Aicha roula vers mon bureau et posa la tête sur mon épaule.

— Mon chéri, dit-elle, sur le ton qu'on emploie à un enterrement pour réconforter la veuve. Ça va ?
J'éclatai de rire.

— Sacrée Aicha. Franchement, je vais bien.

Elle me montra l'écran de son portable.

— Je t'ai préparé une vidéo.

C'était un montage de photos d'Adam et moi, avec un petit vaisseau spatial qui tirait sur tous les Adam jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que moi, les yeux dégoulinants de cœurs. J'avais une boule dans la gorge. C'était la chose la plus belle et la plus hideuse à la fois qu'on n'ait jamais faite pour moi.

Aicha me regarda comme si j'étais un chaton.

— Oh, bébé, tu vas pleurer ? Merde, j'aurais dû faire une vidéo de vengeance ?

Je m'apprêtais à répondre quand Roland, notre boss, me convoqua dans son repaire. Son royaume de plus en plus réduit ne payait pas de mine : ses efforts de déco se limitaient à une plante en pot pitoyable et à un vieux dessous de verre taché qui proclamait *J'adore les montagnes russes, surtout après un Pepsi !* J'aurais pu tomber sur bien pire que lui, même s'il était prêt à lécher les bottes de la terre entière pour un *goody* ou un petit-four. Roland était le cauchemar de tous les cocktails avec buffet à volonté de Londres, mais il hurlait moins sur moi que sur les autres, et ça me suffisait.

— Comment ça va... euh... la vie, tout ça ? Tu as déménagé, non ?

L'open space était un petit village où les gens s'ennuyaient vite et sautaient sur les ragots. Je savais qu'il savait.

Je me préparai au cas où il voudrait me consoler, mais il se contenta de me lancer :

— Je voulais juste te rappeler que vu que tu es en free-lance, tu ne seras pas payé pour tes jours de congé.

Cool. Merci, connard.

— Je sais, Ro.

— Si tu comptes encore t'absenter, il faut que tu me préviennes bien à l'avance pour que je te fasse remplacer. Tu prends plus de vacances qu'une Kardashian.

J'aurais préféré être comparé à Joan Collins, mais d'accord. Roland tapota son stylo sur le bureau.

— Tu sais que les temps sont durs.

— Tu pourrais demander à Hurley de poser son portable une demi-heure et d'*écrire* au lieu de poster son petit-déj sur Twitter.

Il poussa un grognement. Ce n'était pas la première fois qu'on avait cette conversation.

— Hurley a des tonnes d'abonnés sur les réseaux sociaux. Ça amène des visiteurs sur le site.

J'avais eu le malheur de subir un des vlogs rasoirs de Hurley : il révélait à ses auditeurs tout ce qu'ils n'avaient jamais voulu savoir sur divers sujets cruciaux, de l'*eye-liner* de Cher aux vieilles baskets qu'il avait aimées un jour.

Roland aimait me répéter que Hurley était l'avenir mais, en fait, j'étais jaloux de ne pas avoir eu l'idée de me filmer en train de débiter des conneries des années plus tôt. Bon, je sais que personne n'aurait regardé – sauf si je m'étais recouvert la tête d'un sac. Et que j'y aie mis le feu.

Peu de temps auparavant, j'avais demandé à Roland s'il avait envisagé d'analyser plus en profondeur la culture people, histoire que les lecteurs aient quelque chose d'un peu plus substantiel à se mettre sous la dent. On aurait pu explorer les coulisses, être drôle plutôt que vache. Roland m'avait envoyé balader en affirmant que nos lecteurs avaient les dents trop fragiles pour quoi que ce soit d'autre qu'une série d'opérations du nez ratées.

— De longs articles ? Personne n'en a rien à foutre. Si tu veux en faire des tartines, ouvre un blog, James. C'est ce que tout le monde fait.

Je me tournai vers la salle de rédaction juste au moment où Hurley grimpa sur ma chaise pour prendre ses chaussures en photo. Roland suivit mon regard.

— Je parlerai à Hurley.

— Tu ferais probablement mieux de lui envoyer un tweet, lançai-je en m'éloignant.

Après avoir préparé mon clavier, je me tournai vers Aicha, mais elle était occupée à zoomer sur un bouton d'une star hollywoodienne pour l'entourer du « cercle de la honte » – notre outil préféré pour attirer l'attention des lecteurs sur les défauts embarrassants de leurs idoles habituellement parfaites.

Je commençais à me demander si j'avais claqué la bonne porte. Peut-être qu'il était temps de tout plaquer.

Soudain, Roland me lança par-dessus sa cloison :

— Jim ! On vient d'avoir des photos de Julianne Moore qui porte un truc dans un sac. Un sac vert. Tu peux en tirer quelque chose ?

— Bien sûr, Roland ; je le publie d'ici dix minutes.

Cinq mardi plus tôt, non seulement j'avais mené une vie radicalement différente, mais j'étais un autre homme. Qui pourrait dire où je serais dans cinq semaines ?

Chapitre 2

J'avais plaqué Adam sans réfléchir aux conséquences.

On avait emménagé ensemble au bout d'un an, plus parce que c'était pratique que par besoin d'être collés en permanence. Je n'avais jamais habité seul, sans personne pour me dire quoi faire, réclamer un dîner ou débouler en se plaignant de sa journée. Je me vautrais donc dans l'hédonisme le plus grossier, ce que j'imaginai naïvement être une vraie vie de célibataire. Dormir nu. Me gratter les couilles n'importe quand. Ne manger que des sandwiches au jambon, sur du pain blanc – prends ça, vague intolérance au gluten – avec d'énormes sachets de cacahuètes grillées. Je me noyais dans la bière et regardais distraitement du porno pendant que la bouilloire chauffait. Tant que je restais dans mon étrange petit cocon, tout allait bien. La réalité s'immisçait sous forme de messages secs d'amis communs – « oh mon pauvre chou oui c'est terrible vous faisiez un couple parfait stp ne nous appelle pas ce serait gênant » – ou de textos bourrés de smileys des quelques copains à moi que j'avais gardés. Ça me faisait bizarre d'être seul.

D'après Aicha, le secret était de ne pas trop ruminer. Un soir, alors que j'éteignais mon ordinateur en faisant semblant de ne pas remarquer que Hurley changeait les légendes d'un de mes articles, Aicha me demanda, avec toute la sollicitude dont elle était capable :

— Alors, Bridget Jones, c'est quoi le programme de la soirée ? Pizza, télé et dodo à vingt-deux heures ?

Je prévoyais de commander deux pizzas pour le prix d'une et de m'éclater la panse, mais elle n'avait pas besoin de le savoir.

Aicha s'installa sur mon bureau et pianota sur son portable.

— T'as qu'à venir avec moi. Je retrouve les filles à Dalston.

— On est mercredi !

Aicha éclata de rire.

— Chéri, tu es célib, maintenant. Le mercredi, c'est une illusion ; on est vendredi tous les soirs !

Je refusai poliment, mais Aicha n'allait pas me laisser m'en tirer aussi facilement. Elle insistait pour que je m'inscrive sur la dernière appli à la mode. Rencontrer quelqu'un ! Ce n'était pas un peu tôt ? Et les applis... ça ne servait pas juste à baiser ?

— Je ne veux pas de mec, je viens de me débarasser du dernier.

Aicha me montra son téléphone : rangée sur rangée d'hommes de tous les âges me faisaient leur plus beau sourire, à la « fais-moi confiance, je suis un tueur en série ».

— Il y a des tonnes d'applis pour t'aider à rencontrer un mec comme toi.

— Je ne veux pas d'un mec comme moi.

— Ça s'appelle MadgeMatch, et le concept est génial. L'idée, c'est que tu rencontres l'homme parfait en fonction de tes chansons de Madonna préférées. C'est quoi, la tienne, déjà ?

Je me souvins de l'épisode « Into the Groove » sous la douche et répondis :

— Angel.

Alicha hochait la tête, impressionnée ou indifférente.

— Hum. Je creuse un peu... Sympa.

Elle pianota sur son écran à toute vitesse dans un cliquetis d'ongles.

— De toute façon, qu'est-ce que je raconterais à un inconnu ?

— Jimmy, mon chéri, tu rigoles ? On passe nos journées à bavarder ! Fais comme si c'était moi. Sors tes meilleures vanes. Prends une bonne cuite, parle de Madonna toute la nuit, et puis baise-le. Éclate-toi sur sa bite ! S'il y avait la même appli pour Beyoncé, je sortirais avec un mec différent tous les soirs.

— Il y en a une. Ça s'appelle Twitter.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Je regardai l'écran.

Salut ! Je m'appelle Mike, j'ai 32 ans, je suis sapiosexuel et fier de l'être. Ma chanson de Madonna préférée est « Hung Up », mais pour moi, son meilleur album est *Ray of Light*.

— Putain, c'est quoi un sapiosexuel ? demanda Alicha.

— Ils *prétendent* être plus attirés par l'intellect que par l'apparence physique.

à mes blagues. Mr Tennant et Mrs St Ruth, deux super profs.

Merci aussi à mon frère Sam, ma cousine Joanne Birbeck, ma tante Hilary, Tim Stileman, Debbie Flatley et Patrick Lappin, Mel Jarron et Dominic Ibbotson pour leur énergie, Neil Saunders et Robbie Williams (non, pas celui-là... quoique, ça ne m'étonnerait pas), Stephen et Rowan McLeod, Manuel Chacon, Olivia McLearn (la femme la plus charmante des médias), Christie et Glen Staunton, Lauren Kreisler et Jack White, Conrad Quilty-Harper, Matthew Jones, Becky Luca et toute l'équipe de *GQ*, Sean Rowley, Martin Doyle, Adam Kay, Melissa Denes et Ruth Lewy du *Guardian Weekend*, Pdraig Reidy et Caroline Christie de *Little Atoms*, Hester et Nic Stefanuti, Dan Williamson, Benoît Aublé, Athanasia Price, Hayley Rogers, Morwenna Ferrier, Mark Wood et Duckie, Marina O'Loughlin, Roz Wilkinson, Alice Beverton-Palmer, Jaimie Horne et tous ceux qui m'ont encouragé !

Ne vous inquiétez pas, j'ai presque fini : merci à tous mes lecteurs sur les réseaux sociaux, à tous ceux qui m'ont parlé, m'ont stimulé ou contredit, en particulier sur Twitter. Les gens qui ne comprennent pas Twitter (ou comprennent trop bien) crachent dessus, mais Twitter a changé ma vie, m'a permis de rencontrer des gens géniaux, et je ne me lasserai jamais de vous parler – et de cliquer sur vos *threads*. Merci du fond du cœur. Je n'aurais pas pu y arriver sans vous. Je n'en aurais même pas eu envie.

Et merci à tous ceux qui ont lu ce livre : vous avez réalisé mon rêve.



Composition
NORD COMPO

Achévé d'imprimer en Espagne
par CPI BOOKS
le 7 octobre 2018.

Dépôt légal : octobre 2018.
EAN 9782290163252
OTP L21EDDN000957N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion